

Prologue

Au dernier jour du procès, il n'y avait presque plus personne dans la salle d'audience. Deux ou trois journalistes à peine, le chapeau repoussé sur la nuque et les doigts fatigués d'avoir pris trop de notes sur leurs calepins usés. Il faisait froid et sombre à Nevers en ce dernier vendredi de novembre et les appariteurs avaient allumé les lampes. Mais l'éclairage était incertain et les hautes fenêtres du palais de justice béaient comme de grandes bouches noires prêtes à engloutir les quelques figurants blafards qui écoutaient les derniers mots du réquisitoire.

Le procureur Cheval-Fouquier, dont l'intransigeance était proverbiale depuis la Libération, se rassit en s'épongeant le front. Il était fier de sa péroration :

— Messieurs, vous devez condamner à l'indignité nationale et à la prison ce triste acteur d'une époque ignoble qui, grâce à Dieu, est pour toujours derrière nous.

À cette évocation divine, le président Lathule, en vieux radical-socialiste, ne put s'empêcher de tiquer. Les jurés, eux, ne bronchèrent pas. Quant à l'accusé, il faillit sourire. Cheval-Fouquier, passe encore. Mais Lathule ! *En voilà un qui ne manque pas d'air*, pensa-t-il. Derrière la barbiche

démodée, le nez tordu et des lunettes sans montures de grand-père bonhomme, se cachait un opportuniste de la plus belle eau dont les convictions successives servaient une carrière cynique. Qu'il fût revenu aujourd'hui, par nostalgie sentimentale et pragmatisme bien pensé, à ses engagements de jeunesse ne changeait rien à l'affaire. L'échine souple, Edgar Lathule s'était toujours coulé avec *maestria* dans le moule à la mode et avait suivi le courant d'une brasse précise, entre deux eaux mais sans faiblir. Ainsi rêvait l'accusé en regardant le plafond.

Quand Claude avait appris par son avocat qu'il comparaitrait devant la cour d'assises de Nevers, il avait compris qu'il se retrouverait face à Lathule. Pourquoi donc son procès était-il dépaycé dans la Nièvre ? Paris aurait très bien convenu, Metz, ç'aurait été mieux encore, il y avait gardé des amis. Mais Nevers, là où, en outre, dix ans auparavant il avait siégé secrètement dans ce même tribunal, sur le fauteuil qu'occupait Lathule en ce moment... Il n'avait pas le choix, ce serait une plongée dans le passé.

Il sursauta. Un gendarme lui posait la main sur l'épaule pour le ramener en cellule, le président ayant annoncé une suspension de séance avant la plaidoirie de la défense. Le procureur se leva en même temps, perdu dans ses pensées. Il avait fidèlement repris les éléments du dossier Neuschwaner, s'était complu à discourir avec quelques effets de manche et sa conclusion lui plaisait. Mais, il le savait, le travail du juge d'instruction était mauvais. De plus, s'il s'en défendait, il ne pouvait pas s'empêcher de trouver le prévenu sympathique. Quant à l'avocat, il s'avérait redoutable et préparait le terrain depuis le début des audiences en appuyant sur tous les points faibles. Dès qu'il avait accepté de prendre en

charge la défense de Claude, Maître Curemancier, pour faire sa connaissance, était allé à la prison de la Santé où celui-ci était en préventive, puis il s'était plongé dans son dossier. Il avait ruminé avec une joie carnassière les bêtises que le juge d'instruction avait cumulées. Ce magistrat, qui était cinq ans auparavant la terreur des collabos vrais, faux ou supposés, avait semblé perdre ses moyens quand il s'était agi de s'occuper du cas de son client. Parce que l'homme s'était enfui en Argentine et qu'il avait nargué la justice de son pays ? Ou parce qu'il s'était racheté en se rendant un jour aux autorités sans raison particulière ? Ou peut-être parce qu'il savait des choses sur les hésitations, les lâchetés et les turpitudes des résistants de la onzième heure ?

Au parloir, l'avocat avait été clair. En tapotant ses documents d'une main nerveuse, il s'était livré à un rapide résumé de la situation.

— Vous n'avez rien à craindre, cher Monsieur. Le juge d'instruction est un idiot, ou alors il avance en terrain miné. Connaîtriez-vous des choses sur lui ?

Claude n'avait pas relevé.

— Bon, peu importe d'ailleurs. Il s'avère qu'il a négligé les seuls témoins qui pouvaient vous mettre en difficulté. Mais il faut bien dire que Laval est mort, Darnand est mort, Doriot est mort, et Déat se cache Dieu sait où. À partir de là, que craindre ? Heureusement, vous n'avez plus rien publié depuis 1940, c'est ça qui aurait pu vous faire du tort. Rappelez-vous le sort de Brasillach... Vous étiez son ami, n'est-ce pas ?

Claude avait haussé les épaules..

— Ami non, mais j'admiraits son talent. Il a eu le tort d'écrire ce qu'il pensait vraiment, et au mauvais moment.

Il faut souvent garder pour soi ce qui peut faire mal. Et le mieux, c'est de dire aux gens ce qu'ils veulent entendre.

— Vous êtes cynique, Monsieur Neuschwaner.

— Ce n'est pas ma conviction, sachez-le. Mais il faut parfois s'obliger au réalisme.

Jean Curemancier avait opiné et continué en recensant tous les éléments qui allaient dans le sens d'une faible peine.

— De quoi êtes-vous coupable, finalement : d'avoir fui en Argentine ? La belle affaire ! Vous êtes revenu, c'est ça le coup de génie, je vous l'ai dit tout de suite. D'autant que nous sommes en 1952 et que les vainqueurs de 44 ont autre chose à faire aujourd'hui que régler des comptes déjà dépassés. Faites-moi confiance, Cheval-Fouquier est un prétentieux assez limité et son réquisitoire ne me résistera pas.

L'avocat se leva.

— Je reviendrai dès que nous saurons la date et le lieu du procès. Cela ne saurait tarder, tous ces messieurs ont hâte d'en finir. Mais en attendant je vous conseille d'écrire, le temps vous paraîtra moins long.

*L*a boutique de mon père donnait sur le parvis de la cathédrale de Metz et, depuis la vitrine, on pouvait voir le grand porche néogothique qui, depuis peu, remplaçait la colonnade du XVIII^E siècle sans doute trop française au goût des Allemands. C'est à l'étage que je suis né un jour d'hiver 1900, dans la grande chambre de mes parents qui avait été aussi celle de mes grands-parents avant eux. L'horlogerie Neuschwaner existait depuis 1830 et il semble bien que rien n'avait vraiment changé depuis sauf, évidemment, que nous n'étions plus français. Que n'ai-je entendu là-dessus dans toute mon enfance... C'était d'ailleurs la question majeure qui traversa mon adolescence et qui générerait bien des discussions avec mon père.

« Tu sais, nous, les Lorrains », disait-il toujours et à tout bout de champ, ce qui eut très vite le don de m'agacer. Un jour, je n'avais que douze ans, je donnai un grand coup de poing sur la table, à faire trembler les couverts et les verres. Ma mère me regarda d'un air effaré et je m'entendis crier de ma voix qui muait :

— Assez, papa, assez ! Nous sommes allemands, j'en ai assez de la Lorraine et des Lorrains. Et je m'en fus,

au bord des larmes, en claquant la porte, geste inouï de rébellion dans un foyer tenu d'une main de fer par le chef de famille.

Cet incident marqua tellement mon père qu'il ne m'adressa plus la parole de toute la semaine.

Mes parents étaient très dissemblables. Ma mère avait été gouvernante chez des fonctionnaires du Reich dans sa jeunesse et, d'origine bourguignonne, considérait qu'elle vivait dans un pays étranger. Cela ne la gênait en rien et quand elle était tombée amoureuse de mon père en venant porter une montre de ses employeurs à réparer, elle avait décidé de rester là et de fonder un foyer. Mon père, lui, ne se remettait pas de la défaite de 1870 ni de la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Prussiens. Il était né pourtant juste après, et, qu'il le crût ou non, il était allemand.

J'avais très tôt compris qu'il se nourrissait de chimères et qu'il avait repris le flambeau de son propre père, mort juste avant ma naissance et ancien combattant de la guerre franco-prussienne. Ma mère me raconta un jour que mon grand-père avait failli quitter Metz pour refaire sa vie en France mais qu'il s'était résigné à rester pour sauver sa boutique, au prix d'une obsession : l'attente de la délivrance qui viendrait un jour, grâce à la revanche que prendraient les Français. Ah, la Revanche ! J'ai été élevé dans l'obsession de ce mythe qui faisait vivre mon père et ses amis lorsque le soir, boutique fermée et rideaux tirés, ils chuchotaient des horreurs sur les « occupants » dans un français châtié en buvant force chopines de vin rouge entré en fraude. Pour ma part, dès que je fus en âge d'aller au Gymnasium, je pris le contrepied de toutes ces vieilles lunes et me mis à parler un excellent allemand.

Ma mère, pragmatique, s'en réjouissait car elle avait de grandes ambitions pour moi. Sans famille, elle avait adopté celle de ses anciens maîtres, qu'elle fréquentait toujours au grand dam de mon père, décidé à ne frayer jamais avec les « oppresseurs ». Dieu sait pourtant que les Kühlmann étaient de braves gens. Venu de Cologne dans les années 1880 pour occuper un poste au gouvernement de la ville, Karl Kühlmann était d'une délicatesse infinie avec les Lorrains de souche et tentait avec patience de faire comprendre à mon père qu'il était sensible à sa douleur et à sa nostalgie de la France. Mais rien n'y faisait et les relations entre les deux hommes étaient réduites au minimum.

J'en souffrais car, au début des années 1910, j'étais très proche de Franz, le fils de ces gens bien sympathiques. Grâce à ma mère, je pouvais aller jouer chez lui mais il ne fallait pas le dire à mon père, qui affectait de l'ignorer et semblait se satisfaire d'une seule exigence à mon endroit : que je ne parle que français à la maison. Cette obligation, qui m'agaçait prodigieusement car la France ne représentait pour moi qu'un pays étranger dont ma mère d'ailleurs s'était elle-même entièrement détachée, eut au moins le mérite de me rendre parfaitement bilingue. Et il est indéniable que cette pratique aisée des deux langues, couplée plus tard avec l'approfondissement des deux cultures, a pesé sur mon destin, pour le meilleur et pour le pire.

Peu avant la guerre, une agitation sourde semblait gagner la ville et les francophones devenaient nerveux. J'écris « francophones » car je continue à prétendre que les Lorrains étaient désormais des Allemands comme les autres et non pas des Français occupés : les Corses, les Bretons, les Francs-Comtois ne sont-ils pas des Français comme les

autres ? Faudrait-il leur dénier ce droit, ou devrions-nous les laisser continuer à se croire Génois, Britanniques ou Espagnols sous prétexte qu'il y a des siècles, ce fut le cas ? Moi qui suis passionné d'histoire, je n'en suis pas moins certain que les pages se tournent et, dans le cas précis, j'étais déjà convaincu à quinze ans qu'il fallait aller de l'avant sans s'abîmer dans un passéisme stérile.

Metz était une cité riche, elle se développait à grande vitesse, l'administration allemande se montrait efficace et, comme tous les commerçants, mon père voyait son horlogerie devenir de plus en plus prospère, ce qui ne le consolait pas. Au contraire, cela excitait son aigreur contre des clients heureux, sûrs d'eux-mêmes et, c'est vrai, un tantinet dominateurs. Toujours est-il qu'au printemps 1914 je décidai de me faire horloger, pour me préparer à prendre la suite de ma lignée. Je crus que mon père serait déçu de me voir ainsi envisager de ne pas poursuivre mes humanités très longtemps, mais il en eut les larmes aux yeux. Cependant il déchantait quand je lui demandai de prendre des renseignements sur l'école de Berlin. Avec un regard noir, il mit fin à la discussion en affirmant :

— Il n'en est pas question. Quand tu auras l'âge, tu iras à Paris.

Je ne devins donc pas horloger et je vécus les années de guerre d'une drôle de façon. Pendant tout le mois de juillet 1914, mon père lisait avidement les journaux allemands, qui disaient peu de choses, mais il recevait en cachette des feuilles clandestines en provenance de Paris, qui en écrivaient beaucoup plus. Bien qu'il fît tout pour éviter que je les trouve, certaines me tombèrent dans les mains et je fus édifié : ce n'était que cris de vengeance, appels au meurtre

et déclarations enflammées pour une issue guerrière qui permettrait, après quelques jours de combats qu'on imaginait intensifs et victorieux, de rendre l'Alsace-Lorraine à la mère patrie. Je n'avais que quatorze ans, mais je me sentais suffisamment responsable pour ne pas trahir mon père. Au Gymnasium, nos professeurs nous pressaient de révéler tout ce que nous pouvions savoir sur les menées subversives des « Français », mais nous n'en parlions pas, surtout quand il s'agissait de nos propres familles.

Plusieurs d'entre nous, issus de foyers d'origine française, entendaient leurs parents tenir les mêmes discours que les miens, mais ils se taisaient. De mon côté, j'avais du mal à esquiver les interrogations pressantes de Franz Kühlmann. J'étais sûr de lui, mais moins de son père, affecté depuis un an dans les services de police : avec la déclaration de guerre, les Lorrains devenaient suspects. D'autant que les Allemands n'étaient pas naïfs et, malgré plus de quarante ans passés à germaniser le pays, ils connaissaient parfaitement le rêve que caressait la majorité des natifs de l'Est, jamais résignés à la défaite de 1870. De mon côté, avec l'intransigeance de mon âge, je persistais à penser que mon père se fourvoyait et mettait même en péril mon avenir, que je voyais allemand sans nul doute..

Mal à l'aise dans cette atmosphère de guerre, dans cette ambiance délétère où chacun jouait au chat et à la souris sans oser révéler ses vrais sentiments, les uns pour ne pas risquer d'être accusés de trahison, les autres inquiets à l'idée de recevoir un mauvais coup d'agents français infiltrés, je suivais les nouvelles avec anxiété. Les journaux allemands claironnaient les victoires du Kaiser, les informations que recevait mon père annonçaient le contraire et

tout le monde attendait la fin de ces monstrueux combats en comptant les morts. C'est là que je compris que mon enfance avait disparu à jamais. Avant guerre, je trouvais ma situation compliquée, tiraillé que j'étais entre ma vie familiale habitée par l'attente d'une libération qui n'avait guère de sens pour moi, et l'existence sereine à laquelle j'aspirais dans mon pays qui était l'Allemagne.

Aujourd'hui, l'explosion avait eu lieu et cela finirait mal. Si jamais la France sortait du conflit victorieuse et récupérait des provinces que je croyais perdues pour toujours, quel serait mon avenir dans un pays qui m'était étranger ? Mon père avait beau me seriner que j'étais français, je n'en croyais pas un mot. Et si c'était l'Allemagne qui triomphait, comme beaucoup d'entre nous en étaient persuadés, nous ne pourrions jamais rebâtir les liens de confiance qui avaient existé. Nous, les Lorrains d'origine française même lointaine à mes yeux, nous serions toujours suspects... Quelle carrière s'ouvrirait à moi ? Ne serais-je pas un Allemand de seconde zone ? Et que deviendraient mes parents ? Ma mère était prudente et mesurée, mais mon père était de plus en plus regardé de travers dans le quartier. Pire, j'avais su par Franz qu'il était surveillé. J'en avais des sueurs froides.

En juin 1918, je passai mon diplôme, l'abatur, et je pus alors songer à la suite de mes études. J'avais renoncé à l'horlogerie, bien que je fusse toujours fasciné par les petits rouages que mon père manipulait avec une dextérité presque émouvante, mécanismes délicats dont j'avais longtemps cru naïvement que, loin de témoigner de l'écoulement du temps, ils le créaient bel et bien. Dans le fond, quand j'étais enfant, je pensais que mon père était un dieu qui inventait la vie. Désormais au seuil de l'âge adulte et

sachant qu'un apprenti venu travailler depuis deux ans dans la boutique pourrait devenir le futur patron de l'affaire, je pouvais réfléchir à mon avenir. En fait, il était bien sombre. La guerre n'en finissait pas, avec son cortège de destructions, de violences, de privations, et rien en vérité ne nous permettait de discerner réellement de quel côté pencherait la balance. L'horizon était bouché.

Un soir, ma mère me prit à part après que mon père, de plus en plus irritable, était monté se coucher sans dîner. Je l'interrogeai sur ce qu'elle pensait de la situation.

— Tu sais, Claude, ton père s'inquiète beaucoup, me dit-elle. Pour toi, d'abord, parce que, crois-le ou non, il est prêt à ce que tu fasses ta vie là où tu le souhaites, en Allemagne ou en France. Bien sûr, tu sais bien à quoi il rêve, c'est sa vie à lui qui se joue en ce moment, il l'a juré à ton grand-père. Et s'il avait pu, il aurait tout quitté pour franchir la frontière et s'engager avec les Français. Ou pire, il serait devenu un tueur d'Allemands ici, en Lorraine.

Ces paroles, prononcées d'une voix nette, me firent froid dans le dos. Ma mère n'en avait pas fini et ce qu'elle ajouta me stupéfia.

— Il doute encore mais moi, je le sais, la France va gagner. Non que je le souhaite particulièrement, c'est un saut dans l'inconnu. Mais tu verras... Alors il faut que tu prennes tes dispositions.

Jamais je n'aurais pensé que mes parents puissent me faire confiance à ce point pour me laisser partir. Car, je n'en doutais pas, ma mère ne me parlait pas ce soir-là sans que mon père le sache. Ils avaient certainement décidé ensemble de me tenir ce discours. Tandis que j'essayais de réfléchir à tout ce que cela impliquait, ma mère poursuivait :

— *Je n'ai plus de famille, en tout cas directement. Mais j'ai un cousin éloigné, à Paris. J'ai pu lui faire passer une lettre secrètement et il vient de me répondre. Ne me demande pas comment, sache simplement que Madame Kühlmann est une véritable amie qui se préoccupe beaucoup de ton sort alors qu'elle va devoir s'en aller. Il n'y a plus que quelques semaines à attendre, crois-moi, et ce sera bientôt la France, ici.*

Je compris qu'il n'était plus question de Berlin. Et que, bientôt, je ne serais plus allemand.